

DEAUVILLE

FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN

SÉLECTION OFFICIELLE | 2017

LOST FILMS PRÉSENTE UNE PRODUCTION SECTION 5

# WEBLEWIT

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE THORET

AVEC LA PARTICIPATION DE RONEE BLAKLEY / PETER BOGDANOVICH / CARL BROWNFIELD  
CHARLES BURNETT / LARRY COHEN / MARY COREY / TOBE HOOPER / PETER HYAMS  
LISA LAW / JEFF LIEBERMAN / BOB MANKOFF / MICHAEL MANN / BRAD MORESI  
MARK OAKES / BOB RAFELSON / STEPHANIE ROTHMAN / JERRY SCHATZBERG  
PAUL SCHRADER / JAMES TOBACK / FRED WILLIAMSON / JERRY YAMAMOTO

LOSTFILMS



# WE BLEW IT

“  
**Cette année,  
mon président va gagner !**

Brad Moresi - Dunsmuir, CA ”



## JEAN-BAPTISTE THORET

À en croire la fin d'*Easy Rider* ou d'*Alice's Restaurant* d'Arthur Penn, en 1969, tout est donc foutu avant même d'avoir commencé ; et le voyage *beat* vire au film d'horreur lorsqu'un autochtone édenté sort son fusil à pompe et met définitivement un terme à l'échappée des deux bikers. « *We blew it !* », soit la réplique prophétique que répète d'une manière presque incantatoire Peter Fonda lors du dernier feu de camp. Car, et c'est tout le paradoxe dont *Easy Rider* et les road movies des seventies eurent la prescience, lorsque Hopper et Fonda débutent le tournage du film, la décennie fastueuse du rock et du pop art brûle de ses derniers feux. Le meurtre de Sharon Tate en août 1969, quelque part sur Cielo Drive, L.A, par la famille Manson, et le drame du concert des Rolling Stones à Altamont en décembre de la même année, ont terni l'image jusque-là solaire de la génération hippie. L'Amérique s'embourbe au Vietnam et les espoirs révolutionnaires portés par la contre-culture tournent court. *Easy Rider* ressemble ainsi à un effort de croyance du genre et du Nouvel Hollywood, une sorte de « Je sais bien mais quand même » qui substitue à mi-parcours, à la promesse d'une rébellion festive le doute existentiel qui marquera l'essentiel des films américains de l'époque. C'est l'une des questions qui parcourent **We Blew It** : comment sommes-nous passés de cette « ligne de haute marée » des sixties évoquée par Hunter Thompson dans *Las Vegas Parano* à ce moment où la vague a « finit par se briser avant de redescendre » ?

Le Nouvel Hollywood est né deux fois avec le road movie : *Bonnie and Clyde* en 1967 puis *Easy Rider* deux ans plus tard, comme si prendre la route constituait encore et toujours le meilleur moyen de tester la pérennité du rêve américain et son talent de cinéaste : Martin Scorsese (*Boxcar Bertha*), Francis Ford Coppola (*Les Gens de la pluie*), Hal Ashby (*La Dernière Corvée*), Michael Cimino (*Le Canardeur*) ou encore Bob Rafelson (*Cinq pièces faciles*), tous cinéastes du Nouvel Hollywood, font leurs premières armes sur le macadam, avec l'espoir qu'au bout des routes, les idéaux abîmés par une décennie riche en désillusions et un peuple tenté par l'émiettement communautaire retrouvent sens et vitalité. Vingt ans plus tard, ce sera au tour de Robert Kramer dans *Route One USA* d'entreprendre la grande traversée de l'Amérique, d'Est en Ouest, comme pour vérifier, encore, l'état de son pays. Mais le road movie avait-il encore le même sens ? La même raison d'être ?

“  
**You know Billy,  
We blew it.**

Peter Fonda - *Easy Rider* (1969) ”

**WE BLEW IT** n'est pas un film documentaire sur l'histoire américaine des années soixante et soixante-dix, ni un essai filmé sur le Nouvel Hollywood à partir de ses vétérans. Il s'agit d'un voyage personnel qui veut comprendre et faire ressentir pourquoi et comment un moment particulier de l'Amérique continue d'exercer un tel pouvoir de séduction. Tourné en 2016, en pleine campagne électorale, *We Blew It* est enfin traversé par une question : comment sommes-nous passé d'Easy Rider à Donald Trump ?



En partant à la rencontre de témoins de cet âge d'or, **We Blew It** donne la parole à tous les américains, illustres comme inconnus, et cherche à comprendre pourquoi les années 1960 et 1970 continuent d'innover à ce point la culture américaine contemporaine. Quel secret cette époque détient-elle ? Comment nous renseigne-t-elle sur l'Amérique d'aujourd'hui ? Et puis, de quelles années 1970 parlons-nous ? Ont-elles signifié la même chose pour Michael Mann et Jerry Schatzberg ? Pour Peter Bogdanovich et Michael Lang, le fondateur de Woodstock ? Pour Stephanie Rothman et Carl Brownfield, programmateur d'une radio locale dans le Nevada ? Ne seraient-elles pas autant un mythe fondateur dont la société américaine a besoin, qu'une réalité historique et culturelle ?

**JEAN-BAPTISTE THORET** est critique et historien de cinéma. Spécialiste du cinéma américain et italien des années 1970, il est l'auteur du *Cinéma américain des années 1970* (Cahiers du Cinéma) et d'une dizaine de livres sur John Carpenter, Dario Argento, Tobe Hooper, Michael Cimino, l'influence de l'assassinat de JFK sur le cinéma américain (*26 secondes, l'Amérique éclaboussée*) ou encore le road movie. Rédacteur en chef des revues *Simulacres* (1999-2003) et *Panic* (2004-2006), il fut pendant dix-sept ans le monsieur cinéma de Charlie Hebdo. Sur les antennes de Radio France de 1998 à 2015, il a coproduit l'émission culte *Pendant les travaux, le cinéma reste ouvert* (France Inter) et collaboré pendant 18 ans à *Mauvais Genres* (France Culture),

Enseignant de cinéma à l'université de 2003 à 2007, il est l'auteur d'une quarantaine de conférences filmées et conçoit aussi de nombreux bonus DVD. Avant **We Blew It** (2017), son premier film pour le cinéma, Jean-Baptiste Thoret a réalisé deux autres documentaires : *Soupirs dans un corridor jointain* (2002) consacré à Dario Argento et un autre à la guerre au cinéma : *En Ligne de mire* (2016). Il vient de terminer un film sur Jean-Luc Godard (*86 Printemps*).

**“ Et puis le disco est arrivé :  
tout ce que je détestais ”**

Michael Mann



# « UNE AMÉRIQUE NON REPERTORIÉE »

— Extrait d'un article paru dans *Libération* le 18 Novembre 2016  
par Jean-Baptiste Thoret.



**Cette année, Jean-Baptiste Thoret a sillonné les Etats-Unis à la faveur de la réalisation d'un documentaire sur les vestiges de la contre-culture seventies. Pour «Libération», il revient sur sa rencontre avec une Amérique «étrange», passée sous les radars des commentateurs. Une Amérique qui vibre pour Trump et son discours «anti-système».**

...J'ai passé l'essentiel de l'année 2016 à parcourir ce pays de long en large, 30 000 miles (48 280 km), entre New York et Los Angeles, deux villes totems et faux semblants magnifiques de l'Amérique d'aujourd'hui, le mirage de la côte Ouest versus le fantôme cultivé de la Vieille Europe. Là, Trump est un repoussoir, un objet de moquerie, un guignol pathétique, un pré-fasciste, un suprémaciste dangereux, un businessman vulgaire, pour lequel votent des sans-dents, des Blancs aigris, des Texans, des illettrés et même des membres du Ku Klux Klan. Et ailleurs ? Kingston, une petite bourgade du Tennessee, et un headquarter de Trump, un de plus, situé à côté du seul carrefour de la ville. En fait, une petite permanence électorale tenue par Summer, une mère de famille trentenaire qui croit en Donald comme au messie. C'est le mois de septembre, Summer a décidé de se consacrer à plein temps à l'élection de son candidat. Elle passe ses journées à distribuer des tracts, à renseigner ceux qui franchissent son seuil, à tenter de convaincre les indécis, tandis qu'entre les tables, ses deux jeunes enfants jouent à Chamboule-tout avec des mugs du Parti républicain. Plutôt structuré, son discours politique fonctionne souvent à fronts renversés. Contre toute attente, Summer n'hésite pas à prendre ses libertés avec le bréviaire classique de son parti. Dans les années 60, m'explique-t-elle, elle n'aurait pas hésité une seule seconde à voter pour Kennedy et les démocrates, car eux seuls s'opposaient à la guerre du Vietnam comme à toute forme d'ingérence américaine à l'étranger, tandis que les républicains, eux, l'encourageaient. «Aujourd'hui, c'est le contraire, ce sont les démocrates, les Clinton et Obama, qui sont devenus conservateurs, ce sont eux qui militent pour la guerre. C'est pour cela que je soutiens Trump, lui seul s'oppose à la guerre.» Moins de temps dévoué aux conflits étrangers, plus de temps consacré au peuple américain, voilà le protectionnisme que désire Summer. A 2 000 miles de là, à Dunsmuire, dans le nord de la Californie, Brad, la soixantaine, tient une boutique d'articles pour chien située prêt d'une voie ferrée. Sa radio, qui diffuse en boucle

des tubes de Creedence ou des Stones, confirme ce qu'il fut et veut rester : un enfant de la contre-culture flanqué d'un credo qu'il a lui-même réarrangé, «rock'n roll, sex and drugs». Mais, là encore, un détail vient parasiter le tableau, un bug dans le logiciel des sixties : Brad se prépare à voter Trump, en qui il voit une authentique figure de la contestation, un Scud salutaire balancé au visage d'un establishment dont Hillary Clinton constitue, pour lui, l'emblème répulsif. Un bon démocrate s'oppose au système, m'explique-t-il en substance. Aujourd'hui, ils en sont l'incarnation. Après tout, Dennis Hopper fut démocrate dans les années 70, républicain en 2000 et pro-Obama en 2008. Comme Summer, Brad ne cache le respect qu'il avait pour Bernie Sanders, et avoue qu'il aurait même pu voter pour lui. Cette porosité entre les deux candidats «anti-système» expliquerait-elle, pour partie, que le Michigan et surtout le Wisconsin, deux maillons historiquement démocrates de la Rust Belt et dans laquelle Sanders était arrivé en tête aux primaires du parti, aient cédé aux avances de Trump ? Au fil des kilomètres, j'ai le sentiment de découvrir une étrange Amérique, non répertoriée et largement passée sous les radars des commentaires critiques, une Amérique qui ne résume pas aux «laissés-pour-compte-de-la-mondialisation», ni à tous ceux qu'on range rapidement, et en se pinçant le nez, sous l'étiquette populiste. Une Amérique qui vibre pour Trump et que Hillary n'excite pas, qui emprunte ses idées à tous les champs du spectre politique, sans délit de provenance, loin du monde un peu binaire que les grands médias américains décrivent sans relâche.

L'appel direct au peuple, le désir de passer outre, voire d'en finir avec cette caste un peu vague qu'on nomme les élites, la volonté de recentrer l'Amérique sur elle-même et de se désengager d'un monde auquel on ne comprend plus rien, la double attente, à priori contradictoire, de liberté (Trump est pour la légalisation du cannabis) et d'étatisme assumé (réindustrialisation massive et renouvellement des



infrastructures à coups de fonds publics), la vision catastrophiste de ce qui se passe hors des frontières, et singulièrement en France, et puis une langue débridée, outrancière, rudimentaire, à mille lieues des codes d'usage, ont affolé la boussole idéologique de l'Amérique, mais chauffé à blanc un électorat disparate qui s'apprête, pour une fois, à se regrouper sous la même bannière.

Cette stratégie de brouillage constant, à moins qu'il s'agisse d'une conviction (wait and see), a mis sens dessus dessous la classe politique américaine et déstabilisé le monde journalistique qui, plutôt que de forger des outils d'analyse et de critique plus appropriés, a préféré agiter à nouveau l'épouvantail du monstre. Une paresse, voire une bêtise, dont l'onde s'est répandue jusqu'en France - même le lendemain de l'élection, Canal +, la chaîne des beaufs sophistiqués, concoctait un petit film confortablement satirique qui déclinait le slogan de Trump : Make America «racist» again, «sexist» again... ou comment faire croire qu'on est seul à penser comme tout le monde.

En écoutant parler Summer, Brad, Walt, un retraité du Nevada, et tant d'autres, je réalise, ou plutôt j'en déduis peu à peu la nature hybride du personnage Trump : un précipité problématique qui cristallise en lui des dynamiques contraires, un attrape-tout redoutable, Roosevelt et Gary Johnson dans le même corps qui, profitant de l'épuisement du bi-partisme idéologique et du recentrage progressif des démocrates autour de la question des minorités (et moins des classes sociales), concentre, sur sa personne, des positions qu'on croyait irréconciliables et que le commentaire institutionnel ne sait plus, ou se refuse, à penser.

Mais, en dépit de cette disparité, quelque chose fait socle, la réactivation du peuple souverain bien sûr, le retour du refoulé après l'accession d'un Noir à la Maison Blanche, la panique de l'homme blanc devant la fonte de sa grande tribu, ou encore un vieux fonds à la Thoreau qui sommeille en chaque américain mâtiné du cynisme managérial qui animait J.R. Ewing. Et puis Trump lui-même, sa personne, qui n'a pas germé au sein du Parti républicain pour en gravir, patiemment, les échelons sur le modèle de Nixon ou des Bush. Il s'en est servi comme d'un cheval de Troie, à la manière tonitruante du redneck Broderick Crawford dans Les Fous du roi. À coup de ruades, d'invectives, de propos explosifs, il a évincé ses 16 concurrents à la primaire des républicains (parmi lesquels des stars du parti comme Jeb Bush ou Marco Rubio) et s'est affranchi de l'histoire même de son parti. Tout au long de la campagne, Trump n'a cessé de se tenir à bonne distance de la caste républicaine - ce que bon nombre de commentateurs ont pris pour une faiblesse - provoquant ainsi des sécessions, des

dans les jardins, j'ai vu aussi des pancartes pro-Sanders, crânement maintenues sur des porches, mais aucun signe extérieur, ou presque, d'adhésion à Hillary Clinton, comme si, après l'éviction du sénateur du Vermont de la course présidentielle, les marmottes démocrates avaient décidé d'hiberner le temps de cette élection. Ou de mon voyage. Ce n'est qu'aux deux extrémités du territoire, côtés Atlantique et Pacifique, New York et Los Angeles, que je retrouvais, un peu, les partisans de Hillary, ici, une vitrine de la Cinquième Avenue remplie d'objets à son effigie, là, chez Strand, le temple des livres de Broadway, peu sur Clinton, mais tout l'attirail nécessaire pour brocarder le magnat de l'immobilier. Comme si, au sortir d'un cauchemar éveillé qui avait pris la forme d'un long périple, je retrouvais enfin cette Amérique rassurante, naturellement anti-Trump, plutôt cultivée et civilisée décrite à longueur de colonnes et d'antennes. Tout semblait rentrer dans l'ordre des choses, après Washington Irving, CNN. De toute façon, Hillary Clinton allait l'emporter. Ce que me confirmaient ici avec certitude Michael Lang, le cofondateur de Woodstock et Bob Mankoff, le chief cartoonist du New Yorker. Le réel m'avait abusé, il n'avait été qu'un mirage. Ou un effet parallaxe. Pas de forêt derrière l'arbre. Nous étions à la mi-octobre...

# WE BLEW IT

UN FILM DE JEAN-BAPTISTE THORET

FRANCE - 2017 - 2H17 - Couleur - Format Scope - Stéréo - Festival de Deauville 2017  
Production : Section 5 (Julien Dunand)  
Image : Denis Gaubert - Son : Lilian Matigot et Antoine Brochu

## CASTING :

RONEE BLAKLEY / PETER BOGDANOVICH  
CHARLES BURNETT / BOB MANKOFF  
MARY COREY / TOBE HOOPER / PETER HYAMS / LISA LAW / JEFF LIEBERMAN  
MICHAEL MANN / BOB RAFFELSON  
STEPHANIE ROTHMAN / JERRY SCHATZBERG / PAUL SCHRADER / JAMES TOBACK  
FRED WILLIAMSON / BRAD MORESI...

[WWW.LOSTFILMSDISTRIBUTION.COM](http://WWW.LOSTFILMSDISTRIBUTION.COM)

CONTACT : Marc Olry

[lostfilmsdistribution@yahoo.fr](mailto:lostfilmsdistribution@yahoo.fr)



We Blew It - 8 Novembre 2017

LOSTFILMS